Document generated on 10/12/2024 5:54 a.m.

Mens
revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française

MENS
Revue d'histoire intellectuelle et culturelle

Le rêve américain de Mgr Alfred Baudrillart. La mission nord-américaine du recteur de l'Institut catholique de Paris en 1927

Charles-Philippe Courtois

Volume 10, Number 2, Spring 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1023307ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1023307ar

See table of contents

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)
1927-9299 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Courtois, C.-P. (2010). Le rêve américain de Mgr Alfred Baudrillart. La mission nord-américaine du recteur de l'Institut catholique de Paris en 1927. *Mens*, *10*(2), 49–91. https://doi.org/10.7202/1023307ar

Article abstract

Rector of the Institut catholique de Paris and a member of the Académie française, Msgr. Alfred Baudrillart made an official visit to Canada in 1927 on the occasion of the second congress of the Société du parler français. Published between 1994 and 2003, the rector's posthumous *Carnets* are an interesting source for scholars of intellectual history. They cast light on several of the transatlantic intellectual networks that were activated during his visit. Msgr. Baudrillart was warmly welcomed by Quebec officialdom, as well as by its intellectual elite. The networks that prepared his visit linked the Institut catholique de Paris, which was well known in Quebec, the Institut scientifique franco-canadien, the Comité France-Amérique, as well as the *Action française* of Montreal, through Jean Bruchési, the Académie française, and the Société du parler français. Overjoyed by French Canada, a nation at once modem and Catholic, Msgr. Baudrillart hoped to see the eventual birth of an independent French state in North America along the lines of the *Action française*'s inquiry into "Notre avenir politique." The rectors writing invites scholars to view pre-Second World War Quebec more as a conservative variation of modernity than as an islet isolated from the great currents of modernity.

Tous droits réservés © Mens, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le rêve américain de Mgr Alfred Baudrillart. La mission nord-américaine du recteur de l'Institut catholique de Paris en 1927

Charles-Philippe Courtois
Humanités et sciences sociales
Collège militaire royal de Saint-Jean[1]

Résumé

Recteur de l'Institut catholique de Paris et membre de l'Académie française, Mgr Alfred Baudrillart effectua une mission officielle au Canada français en 1927 à l'occasion du Deuxième Congrès international de la Société du parler français. Publiés entre 1994 et 2003, les *Carnets* posthumes du recteur fournissent une source intéressante aux chercheurs en histoire intellectuelle. Ils permettent ici de mettre en lumière quelques réseaux intellectuels transatlantiques se manifestant à l'occasion de cette mission. Le recteur est en effet accueilli chaleureusement par les milieux officiels du Québec autant que par les milieux intellectuels. Les réseaux qui ont préparé cette visite lient l'Institut catholique de Paris, dont le rayonnement est alors important au Québec, l'Institut scientifique franco-canadien, le Comité France-Amérique, *l'Action française* de Montréal (par l'entremise de Jean Bruchési), ainsi que l'Académie française et la Société du parler français. Enthousiasmé par le Canada français, à la fois catholique et moderne, Mgr Baudrillart dévoile dans ses *Carnets* l'ambition de

[1] L'auteur tient à remercier les membres du comité d'évaluation pour leurs commentaires judicieux, ainsi que Marc-André Bernier pour ses remarques.

voir naître une Amérique française indépendante à long terme, dans l'esprit de l'enquête *Notre avenir politique* de *l'Action française*. Il nous invite également à renouveler notre approche d'un Québec révolu, davantage variante de modernité conservatrice qu'îlot isolé des grands courants modernes.

Abstract

Rector of the Institut catholique de Paris and a member of the Académie française, Msgr. Alfred Baudrillart made an official visit to Canada in 1927 on the occasion of the second congress of the Société du parler français. Published between 1994 and 2003, the rector's posthumous Carnets *are an interesting source for scholars of intellectual history. They cast light on several of the transatlantic intellectual networks that were activated during his visit. Msgr. Baudrillart was warmly welcomed by Quebec officialdom, as well as by its intellectual elite. The networks that prepared his visit linked the Institut catholique de Paris, which was well known in Quebec, the Institut scientifique franco-canadien, the Comité France-Amérique, as well as the* Action française *of Montreal, through Jean Bruchési, the Académie française, and the Société du parler français. Overjoyed by French Canada, a nation at once modern and Catholic, Msgr. Baudrillart hoped to see the eventual birth of an independent French state in North America along the lines of the* Action française*'s inquiry into "Notre avenir politique." The rector's writing invites scholars to view pre-Second World War Quebec more as a conservative variation of modernity than as an islet isolated from the great currents of modernity.*

« Il a tenu dans son époque une grande place et il a été très discuté[2] », écrivait Jean Calvet, professeur à l'Institut catholique de Paris sous la direction de Mgr Alfred Baudrillart (1859-1942). Élu cardinal en 1935, historien et normalien de formation, recteur de l'Institut catholique de Paris (de 1907 à 1942), membre de l'Académie française, Alfred Baudrillart fut, en effet, un acteur influent de la vie intellectuelle parisienne de son temps[3]. L'Institut catholique de Paris forma de nombreux prêtres sous son égide. D'ailleurs, beaucoup de membres du clergé québécois y ont parfait leur formation, tel Lionel Groulx en 1908-1909. Le recteur Baudrillart s'est révélé, de façon posthume, être l'auteur prolixe d'un journal (plus de 9 000 pages!) tenu de 1914 à 1942. Professeur à l'Université catholique de Lille, Paul Christophe, historien des pauvres et du catholicisme, en a établi l'édition complète publiée aux Éditions du Cerf[4], travail d'édition monumental. Les qualités de cette source (et ses limites) tiennent au fait qu'elles nous révèlent les pensées, les rencontres, les discussions sur le vif, d'un acteur haut placé non seulement dans la hiérarchie catholique et occupant une position importante dans la formation catholique parisienne de niveau universitaire, mais aussi dans les relations internationales catholiques de la France.

En Amérique du Nord, Mgr Baudrillart accomplit un voyage de mission officielle en 1927, dont la destination principale est le Québec. Ses multiples responsabilités expliquent que cette mission a plusieurs

---

[2] Abbé Jean Calvet, « Le cardinal Baudrillart », *Visages d'un demi-siècle*, Paris, Grasset, 1959, p. 169.

[3] Mgr Alfred Baudrillart, né à Paris, élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire (1881), docteur ès lettres (*Philippe V [d'Espagne] et la cour de France*, 1890), et de théologie (*Comment et pourquoi la France est restée catholique au XVIe siècle*, 1895), professeur à l'Institut catholique de Paris, entré chez les Oratoriens en 1890, devenu prêtre en 1893, recteur de l'Institut catholique de Paris en 1907, élu à l'Académie française en 1918, évêque en 1921, archevêque en 1928, fait cardinal par Pie XI en 1935. Collaborateur à plusieurs revues catholiques, historien de l'Église et, par ailleurs, confesseur de Paul Claudel.

[4] *Les carnets du cardinal Alfred Baudrillart,* texte présenté, établi et annoté par Paul Christophe, Paris, Éditions du Cerf, 1994-2003, 9 vol. (ci-après *Carnets*).

buts. Au premier niveau, Mgr Baudrillart représente l'Académie française au Deuxième Congrès international de la Société du parler français à l'Université Laval, ce qui explique la date fixée pour son voyage. Il est donc du même chef un représentant officiel de l'État français. On peut supposer que le choix de le déléguer au congrès a été arrêté par l'Académie, et agréé par l'État, précisément à cause de ses éminentes fonctions catholiques et académiques. D'ailleurs Baudrillart joue un rôle de premier plan au Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger, organisme qui sert d'auxiliaire à la diplomatie de la République française auprès du monde catholique. Enfin, Mgr Baudrillart représente aussi l'Institut catholique de Paris. Le caractère officiel de sa représentation, combiné à l'influence de l'Église, expliquent qu'un accueil très officiel lui fut réservé à New York, à Québec et à Montréal.

Nous allons présenter et analyser ce voyage à partir des *Carnets*, en nous penchant entre autres sur ce qu'ils peuvent nous apprendre sur le Québec des années 1920, spécialement sur les relations intellectuelles entre le Québec et la France, et notamment les relations universitaires franco-québécoises. Nous nous pencherons également sur la perception du Québec qu'il exprime dans ses *Carnets*, perception qui fait ressortir l'accueil réservé à l'enquête *Notre avenir politique*[5] de *l'Action française* (de Montréal). Notre analyse nous offre également une perspective de plus sur une considération historiographique : nous prenons en effet le contre-pied de plusieurs interprétations du prétendu moment d'insertion du Québec dans la « modernité ». Plusieurs chercheurs ont, de fait, tenté de déterminer la date marquant l'entrée du Québec dans la modernité. Un exemple emblématique en histoire intellectuelle nous est fourni par l'ouvrage d'Andrée Fortin, *Passage de la modernité*. Selon elle, la « modernité » au Québec s'affirme

[5] *L'Action française* [collectif, Lionel Groulx (dir.)], *Notre avenir politique*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, publication en volume de l'enquête annuelle parue dans la revue en 1922 et portant sur l'indépendance du Québec.

en 1918 et cède la place, en 1978, à la « postmodernité[6] ». D'autres dates charnières proposées sont sans doute plus connues, telles que 1960, 1948, ou 1940, à quoi un colloque tenu en 2007 a ajouté 1937[7]. Les *Carnets* du recteur Baudrillart, en nous révélant le regard porté sur le Québec d'avant la Révolution tranquille par un conservateur modéré, bien de son temps, nous invitent à adopter une tout autre perspective sur cette question, en rappelant que le conservatisme fait, lui aussi, partie intégrante de la modernité à travers toute l'histoire de l'époque contemporaine, depuis la Révolution française et sa critique par Edmund Burke[8]. En conséquence, la question de l'entrée, ou de la rentrée, en modernité ressort comme une mauvaise question : le Québec en est-il seulement sorti ? Précisons que l'originalité du point de vue de Mgr Baudrillart tient à ce qu'on ne peut le rattacher ni au conservatisme royaliste ni à la gauche catholique, mais à un conservatisme modéré. Ainsi, en nous penchant sur la participation du recteur Baudrillart au congrès de la Société du parler français à Québec en 1927, nous mettrons en relief de dynamiques réseaux de relations intellectuelles et internationales entre le Québec et la France, en dégageant des éléments descriptifs de ces réseaux et, sur le plan qualitatif, un certain rayonnement de la pensée de *l'Action française*, en particulier de son enquête *Notre avenir politique*. À cela s'ajoute enfin le regard de Mgr Baudrillart, qui nous offre une autre perspective sur le Québec d'avant 1960, laquelle rappelle que le conservatisme a aussi participé à la modernité, y compris au Canada français.

---

[6] Andrée Fortin, *Passage de la modernité : les intellectuels québécois et leurs revues (1778-2004)*, 2e édition, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, p. 12-13.

[7] Voir Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques (dir.), *1937 : un tournant culturel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009.

[8] Après la « révolution atlantique », en Angleterre, aux États-Unis et en France spécialement, l'époque contemporaine est marquée par une vie politique d'une nouvelle nature. L'exemple de Burke est révélateur de l'inscription des conservateurs dans cette modernité politique dès les auspices de cette nouvelle ère du politique, marquée par les partis, la lutte des idéologies, le débat dans la Cité : Burke critique la Révolution française au nom de la tradition libérale anglaise. Voir notamment Philippe Raynaud, « Préface », dans Edmund Burke, *Réflexions sur la Révolution de France*, trad. de Pierre Andler ; présentation de Philippe Raynaud ; annotations d'Alfred Fierro et Georges Liébert, Paris, Hachette Pluriel, 1989, 816 p.

Les *Carnets* de Mgr Baudrillart

Alfred Baudrillart commença à rédiger son journal pendant la Première Guerre mondiale. L'inquiétude devant la menace allemande en fut l'événement déclencheur, inquiétude découlant d'un choc plus ancien que 14-18 : « Les hommes qui ont vu la guerre de 1870, note-t-il le 29 décembre 1932, ont l'âme nationale[9]. » Cette inquiétude le poursuivra dans la rédaction de ses *Carnets* jusqu'à la catastrophe de 1940. Le fil de l'actualité commenté dans ses *Carnets* suit de près les protagonistes de la Première Guerre mondiale, intellectuels y compris, et l'évolution géopolitique internationale à la lumière des périls auxquels la France est encore exposée. Son plus grand souci est d'améliorer l'image de la France à l'étranger afin de favoriser les alliances de celle-ci – ce dont témoignent ses nombreuses conférences[10]. Il juge d'abord les politiques, de droite comme de gauche, à l'aune du patriotisme et à ce qu'il lui semble être leurs capacités à opérer les redressements dont la France a besoin, en particulier devant la menace germanique qui demeure bien réelle durant l'entre-deux-guerres. À cette aune, les interventions pacifistes de Henri Bourassa pendant la conflagration ont retenu son attention et Mgr Baudrillart en conserve une véritable rancune à son égard.

Mgr Baudrillart est un nationaliste français au sens large, et un conservateur, mais il n'appartient pas à une des écoles de pensée dites « nationalistes » du premier XXe siècle français. Du moins n'est-il pas sympathisant de l'Action française. Il n'appartient ni à la famille de la droite légitimiste ni à l'orléaniste[11]. Il se dissocie du parti clérical[12]

---

[9] Cité dans Jean-Marie Mayeur, « Le cardinal Baudrillart et le régime parlementaire à la fin de la IIIe République », dans Paul Christophe (dir.), *Cardinal Alfred Baudrillart*, Paris, Éditions du Cerf, 2006, p. 96.

[10] Pour ne citer qu'un exemple, voir *Carnets : 1er janvier 1922 – 12 avril 1925*, 8 juin 1922, p. 196.

[11] Au sujet des diverses familles de la droite française, voir René Rémond, *Les droites en France*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982, 544 p.

[12] Reprochant à *La Croix* d'alarmer les catholiques alsaciens en niant « toute amélioration de la situation religieuse en France », il note ainsi le 12 avril 1927 :

et n'est guère ultramontain. Au cours des années 1920 en particulier, l'Union nationale de la guerre et la réconciliation de la République avec la papauté en 1921 font de lui un homme modéré, proche de Raymond Poincaré qui déplore l'image caricaturale que les catholiques étrangers véhiculent trop souvent de la France moderne. Comme le dénotent Rodolfo Rossi et Jean-Marie Mayeur, Mgr Baudrillart est de sensibilité bonapartiste[13] : sensibilité de « droite » et moderne à la fois. Bonapartiste militant dans sa jeunesse, il s'est modéré et persiste, encore au début des années 1930, à penser qu'un sursaut du régime républicain est possible : il n'a donc rien d'un adversaire absolu de la République dans son ensemble, tout critique des faiblesses du parlementarisme de la IIIe République qu'il soit. Voici ce qu'il a à dire au sujet de la droite à la fin des années 1920, en la comparant à la gauche :

> Il faut bien que je me l'avoue une fois de plus : c'est de ce côté [la gauche] qu'est la vie, le mouvement. À droite, que de gens ankylosés, que de vieux tableaux ; sans même aller jusqu'aux comiques d'Action Française qui ne répètent que des clichés dont ils ne comprennent même pas le sens (je ne parle que de la partie mondaine de l'AF, celle dont on commence à dénoncer le ridicule dans certains romans, *Le Chambard*, ou *Molinoff, Indre-et-Loire*)[14].

Baudrillart est convaincu que les royalistes sont absolument dépassés[15], mais aussi que la droite manque de vitalité, contrairement

« Vraiment l'esprit "clérical" est bien odieux : ce perpétuel aboiement contre tous, ces réclamations excessives et jamais satisfaites » (*Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, p. 643).

[13] Rodolfo Rossi, *Baudrillart e la coscienza nazionale della Francia, 1905-1921*, Rome, Studium, 2002, 231 p. et Mayeur, « Le cardinal Baudrillart… ».

[14] *Carnets : 26 décembre 1928 – 12 février 1932,* 13 janv. 1929, p. 89.

[15] « Au fond, ce n'est pas la faute de ces gens ; ils sont depuis si longtemps éloignés du pouvoir et de l'action ; mais leurs pères n'ont rien compris ; depuis 1830, qu'ont-ils fait sinon de bouder, de se plaindre, de gémir, de critiquer ? Combien auraient pu travailler qui ne l'ont point fait ! Parmi les catholiques, il y a grâce à Dieu un renouveau intellectuel très marqué, mais ces catholiques sont en dehors de ce que l'on peut appeler le parti clérical » (*Carnets : 26 décembre 1928 – 12 février 1932,* 13 janv. 1929, p. 90).

à la gauche. Son conservatisme modéré ressort de cette appréciation de l'ancienne France tirée d'une histoire de saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse au XIIIe siècle, pour laquelle il rédige une préface : « Un bien joli temps où tous les princes, d'ailleurs proches parents, se massacrent, s'emprisonnent, s'infligent les pires traitements pour un partage, un héritage, où les peuples intéressés ne sont jamais consultés. Beautés du régime monarchique pour faire pendant à celles du régime républicain[16]. »

Bref, Mgr Baudrillart est un prélat nationaliste et conservateur, qui n'est pas radicalement hostile à la IIIe République, et qui ne se rapproche du courant favorable aux dictatures que dans le contexte des années 1930[17], devant l'impotence de la IIIe République et l'arrivée au pouvoir du Front populaire. Son journal reflète ainsi l'évolution d'un homme de droite, des années 1920 aux années sombres de l'Occupation en passant par la drôle de guerre, c'est-à-dire, à la fin des années 1930, la division entre la droite et la gauche qui prime sur l'unité nationale et, après la débâcle, la foi en une figure de consensus que partagèrent *Quarante millions de pétainistes*[18].

Mgr Baudrillart dans l'historiographie

Les études sur Mgr Baudrillart, rares jusqu'alors[19], ont connu une impulsion nouvelle grâce à la parution de ses *Carnets*. Outre un

[16] *Carnets : 26 décembre 1928 – 12 février 1932*, 21 janv. 1930, p. 446 et 20 janv. 1930, p. 445-446. Il s'agit de l'ouvrage suivant : Célestin Vielle, *Saint-Louis d'Anjou : sa vie, son temps, son culte*, préface d'Alfred Baudrillart, Vanves, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1930, 500 p.

[17] Voir Jacques Julliard et Michel Winock (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, Paris, Seuil, 2002, « Évêques : un magistère intellectuel ? », p. 546 ; Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises*, Paris, Gallimard, 1990, p. 104, 147-161 et 178.

[18] Henri Amouroux, *Quarante millions de pétainistes : Juin 1940 – Juin 1941*, Paris, Pluriel, 1988.

[19] Pour une bibliographie de ces articles, voir Paul Christophe, « Conclusions et perspectives », dans Christophe (dir.), *Cardinal Alfred Baudrillart*, p. 283.

ouvrage de Rodolfo Rossi[20], leur publication suscita la tenue d'un colloque sur « L'apport des *Carnets* d'Alfred Baudrillart à l'histoire du XXe siècle », dont les actes ont été publiés sous la direction de Paul Christophe. Un certain oubli s'imposa dès le lendemain de la Seconde Guerre mondiale, sans doute en conséquence de l'appui public du cardinal à Vichy[21]. Ces nouvelles études ont mis en relief des sujets aussi divers que le rôle du recteur dans la querelle entourant la condamnation de l'Action française (de Paris) en 1926-1927[22] (l'Institut catholique de Paris ayant été au cœur de cette querelle, et notamment son professeur Jacques Maritain[23]), son rôle dans la diplomatie catholique de la République française à l'occasion d'un voyage officiel aux États-Unis en 1918[24], ou encore, comment ce patriote convaincu en était venu, en se ralliant à Pétain, à accepter la collaboration de 1940 à 1942[25]. En conclusion de ces actes, Christophe indique plusieurs pistes de recherche qui restent à creuser, dont « l'action de Mgr Baudrillart dans le Comité catholique des amitiés françaises », et « Mgr Baudrillart et l'Amérique du Nord[26] ». C'est bien sûr une contribution destinée à explorer cette seconde piste que nous espérons apporter.

Notons d'emblée, à propos de l'usage des *Carnets* comme source en histoire des relations intellectuelles franco-québécoises, que la transcription des patronymes n'est pas exempte de nombreuses erreurs

[20] Rossi, *Baudrillart e la coscienza nazionale della Francia.*

[21] Paul Christophe, « Avant-propos », dans Alfred Baudrillart, *Les carnets du cardinal Alfred Baudrillart : 1er août 1914 – 31 décembre 1918*, p. 7.

[22] Jacques Prévotat, « Mgr Baudrillart et l'Action française », dans Christophe (dir.), *Cardinal Alfred Baudrillart*, p. 97-110.

[23] Voir Jacques Prévotat, *Les catholiques et l'Action française : histoire d'une condamnation, 1899-1939*, Paris, Fayard, 2001, 742 p. ; Philippe Chenaux, *Entre Maurras et Maritain : une génération catholique*, Paris, Éditions du Cerf, 1999, 262 p.

[24] Annette Becker, « Mgr Baudrillart en Grande Guerre, de Paris à New York », dans Christophe (dir.), *Cardinal Alfred Baudrillart*, p. 17-26.

[25] Paul Christophe, « Le cardinal Baudrillart et son entourage sous l'occupation allemande en 1940 », dans *Ibid.*, p. 213-234.

[26] Christophe, « Conclusions et perspectives », dans *Ibid.*, p. 282.

concernant les noms étrangers. Dans les cas de personnalités québécoises, il faut donc chercher au-delà des graphies correctes, par exemple : Groulx s'écrit « Groub » ; Dandurand, « Dendurand » ; Sir Lomer [Gouin], « Sir Lbomer » [probablement Lhomer dans le manuscrit] ; le ministre Henri-Séverin Béland, « Bélaud » ; la famille Sioui de Nouvelle-Lorette, « Sioni », etc. À cela il faut ajouter que les prénoms ne sont, bien souvent, pas pris en note.

Le voyage en Amérique du Nord de Mgr Baudrillart en 1927

Mgr Baudrillart entreprend au printemps 1927 sa mission officielle « au Canada », essentiellement à destination du Canada français. Il quitte Le Havre le 13 avril pour New York, où il débarque le 20 avril ; il se rend à Montréal le 25 avril, d'où il repartira le 20 mai pour Le Havre via l'Angleterre, arrivant à Plymouth le 28 mai.

Mgr Baudrillart ne séjourne donc que brièvement à New York avant de partir pour le Québec par le train New York-Montréal. Au cours d'un voyage d'un mois, il séjourne trois semaines au Québec. Arrivé le 25 avril à Montréal, il séjourne à Québec du 26 avril au 8 mai pour participer au congrès de la langue française. Il part ensuite pour visiter deux institutions universitaires catholiques de l'Ontario, à Toronto du 9 au 12 mai puis à Ottawa, où il ne reste qu'une nuit et deux jours avec une excursion dans l'Outaouais, et complète son séjour à Montréal, du 14 au 20 mai, d'où il rembarque pour l'Europe.

À New York, le recteur Baudrillart est reçu avec pompe et décorum, accueilli par de nombreux journalistes, invité dans des réceptions officielles avec l'ambassadeur de France, son ami Paul Claudel, et mondaines – notamment chez le joaillier Cartier. Il est également accueilli chaleureusement par l'Université Columbia. Des pères canadiens-français de la Compagnie du Saint-Sacrement, qui ont une œuvre à New York, sont venus à sa rencontre le 20 avril, et il rend visite aux pères, célébrant même la messe à leur église Saint-

Jean-Baptiste de la 70e rue. Sur recommandation du ministère français des Affaires étrangères, il loge à l'Institut français de New York. Avant son départ, il en avait rencontré le président, un Américain, aux bureaux du ministère.

Avant son départ, son interlocuteur officiel du ministère des Affaires étrangères, un certain M. Dejean, lui donne les recommandations suivantes : « ne pas faire allusion aux dettes » ; « assurer que l'American legion sera bien reçue en France » ; « au Canada, ne rien dire de blessant pour les Anglais, les Canadiens français leur en disant déjà d'assez raides[27]. » À travers cet échange, la diplomatie française, même devant une mission destinée principalement au Canada français, semble d'abord préoccupée par les États-Unis, puis par l'opinion des Canadiens anglais, guère plus. L'échange témoigne aussi du souci d'éviter le sujet des querelles entre anglophones et francophones et de ménager les Anglais... Ces avis sont conformes à la politique officielle de la France envers le Canada, entre l'époque de *La Capricieuse* et celle du président de Gaulle, décrite par Jacques Portes dans *L'impossible retour de la France*[28] : avant de Gaulle, la France est avant tout soucieuse de l'alliance britannique. Durant toute cette période, ce sont surtout, quoique sans exclusive, des milieux conservateurs et catholiques qui portent un intérêt véritable pour le Canada français. Baudrillart est représentatif de ce « lien conservateur[29] ».

Baudrillart est attentif à la rivalité entre les cultures française et anglo-saxonne. Du côté des mœurs anglo-saxonnes, tant de l'Ancien que du Nouveau Monde, ce sont en général l'utilitarisme, le protestantisme et les manières de vivre (comme les habitudes culinaires) qui lui déplaisent. Ainsi, la perception des États-Unis que dévoilent les *Carnets* est double. D'un côté s'exprime une forte gratitude envers

[27] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, 31 mars 1927, p. 634.

[28] Jacques Portes, *L'impossible retour de la France : de « La Capricieuse » à de Gaulle*, Montréal, VLB éditeur, 2008, 109 p.

[29] Portes, « Le lien conservateur », dans *Ibid.*, p. 37-54.

l'allié de 1917-1918, de l'autre, un sentiment de supériorité de la civilisation européenne sur l'américaine, comme l'a noté Annette Becker[30]. L'Europe serait supérieure parce que sa civilisation est davantage spirituelle[31]. Bref, les États-Unis incarnent une civilisation trop matérialiste. Remarquons cependant que les mœurs allemandes et anglaises ne paraissent pas supérieures aux yeux du futur cardinal ; ce sont avant tout les mœurs des pays catholiques et latins qui le seraient. C'est du moins ce qu'illustre, à notre avis, le séjour du cardinal au Canada français, qui suscite chez lui des appréciations contraires à celles des États-Unis et des pays anglo-saxons en général.

L'arrivée au Québec via les États-Unis ne sera pas sans effet sur son appréciation du Canada français : « À franchir la frontière canadienne et à la vue du premier employé de la douane canadienne, j'ai éprouvé quelque chose de ce que l'on éprouve à franchir la frontière de son propre pays après une longue absence. » Il ajoute même : « à vrai dire, on se croirait en France », après sa discussion avec les prélats de Montréal venus l'accueillir le 25 avril avec Lomer Gouin : Mgr Gauthier, administrateur du diocèse, Mgr Deschamps et le recteur Mgr Piette, qui « connaissent tout de la France[32] ».

De même, son séjour en Ontario, au milieu de son voyage au Québec, lui fera faire le rapprochement entre le Canada anglais et les États-Unis, suscitant chez lui la même impression : « Tout cela sent les États-Unis, le pays de la fausse civilisation et des faux besoins, et des fausses satisfactions », civilisation où on ne prend pas garde « de se rendre esclave d'un mécanisme[33] ». À Toronto, « les protestants ont le haut du pavé et le libéralisme coule à pleins bords[34] ». Dans le réfectoire du collège, il trouve la cuisine aussi mauvaise et singulière qu'aux États-Unis ; la cuisine québécoise (alors faiblement américanisée) ne suscite aucune remarque dans son journal. En Ontario comme

[30] Becker, « Mgr Baudrillart en Grande Guerre, de Paris à New York ».
[31] Christophe, « Conclusions et perspectives », p. 274.
[32] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, 25 avril 1927, p. 657.
[33] *Ibid.*, 9 mai 1927, p. 670-671.
[34] *Ibid.*, 10 mai 1927, p. 672.

aux États-Unis, Mgr Baudrillart se défie des pratiques œcuméniques et des collèges catholiques insérés dans des universités neutres ou protestantes. À son avis, le Vatican tolère en Amérique des aménagements qu'il n'accepterait pas en France. « Combien en arrivent ainsi à un absolu libéralisme et finissent par mettre toutes les doctrines et même toutes les religions sur le même pied. Je retrouve un état d'esprit analogue dans ce collège[35]. » Il est logé au collège St Michael's de l'Université de Toronto, fondé par des Basilaires français, où séjourneront et enseigneront peu après Jacques Maritain et Étienne Gilson. Baudrillart apprécie encore davantage le caractère français et catholique du Québec : « Quoi qu'il en soit, on ne se sent plus, comme à Québec, en pays français[36]. » Cette réflexion l'entraîne à s'interroger sur l'unité canadienne :

> Bien que ce voyage et ce séjour à Toronto m'aient fatigué, je suis content d'être venu, parce qu'il m'a fait toucher du doigt à quel point les deux parties du Canada sont dissemblables et combien il doit être difficile et il sera encore plus difficile dans l'avenir de faire vivre ensemble deux peuples si différents[37].

Il revient au Québec en faisant étape à Ottawa, où il loge chez les dominicains (au couvent Saint-Jean-Baptiste). Arrivant dans la capitale fédérale, où les Canadiens français sont plus présents, il a « la joie » d'être accueilli par des dominicains vêtus en habit religieux et de voir des pères en soutane. « Déjà l'atmosphère est meilleure qu'à Toronto », se réjouit-il. La règle des dominicains le fatiguera cependant, avec tous les réveils qu'elle suppose, spécialement au petit matin. Il prononce un discours devant 750 personnes. Le père Lamarche, o.p., leur présente le Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger. Le député Chénier lui fait visiter les édifices du Parlement, « admirable monument ». Les oblats lui offrent une réception à l'Université d'Ottawa et il visite le collège Saint-Alexandre,

[35] *Ibid.*, 9 mai 1927, p. 670.
[36] *Ibid.*, 10 mai 1927, p. 671.
[37] *Ibid.*, 11 mai 1927, p. 675.

dirigé par les pères du Saint-Esprit de Gatineau. Il leur présente une conférence sur la France d'aujourd'hui et la France d'autrefois, « montrant qu'on ne doit pas les opposer sans cesse », et traitant de l'empire moral de la France, car « la France, dis-je, est quelque chose de grand ». La conférence lui parut un succès[38].

Sa mission au Québec se déroule donc en deux temps, essentiellement à Québec et à Montréal, et ponctuée de mondanités. Dans la capitale, il est accueilli par Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval, et dîne le soir même chez le président du Conseil législatif, Adélard Turgeon, où il côtoie Thomas Chapais. Il rencontrera bientôt le consul général de France à Montréal, Régis d'Arnauld de Vitrolles, et même le premier ministre du Québec, Louis-Alexandre Taschereau, dont il trace le portrait suivant : « Il appartient au parti libéral et est très autoritaire. Il n'a pas sourcillé quand je lui ai dit qu'en France le gouvernement faisait les élections. Mais ici le libéral est aussi catholique que le conservateur. Il m'a offert un beau livre : *Vieux manoirs, vieilles maisons*[39]. » On constate que le recteur distingue le libéralisme protestant qu'il rencontre à Toronto et à New York, qui lui déplaît, du libéralisme québécois, mâtiné de catholicisme et de conservatisme, qui à l'inverse lui sied. Le premier ministre lui fera visiter l'hôtel du Parlement. Il retient spécialement le tableau de la première session de 1792 et la volonté déterminée qui, seule, avait alors permis d'imposer la reconnaissance de l'usage de la langue française en Chambre[40]. Il continue, comme à Paris, de suivre de près les élections. Il note ainsi le 17 mai, au vu des résultats du scrutin québécois : « La victoire du parti libéral est complète ; l'opposition ne compte que 9 membres ; c'est trop peu[41]. » À ce point, avance-t-il, les vainqueurs risquent de se diviser ! Il n'avait pas tout à fait tort : au début des années 1930 allait naître l'Action libérale nationale.

---

[38] *Ibid.*, Ottawa, 12 mai 1927, p. 675-677.

[39] *Ibid.*, 29 avril 1927, p. 661. Pierre-Georges Roy, *Vieux manoirs, vieilles maisons*, Québec, Commission des monuments historiques de la province, 1927, 376 p.

[40] *Ibid.*, Québec, 29 avril 1927, p. 661.

[41] *Ibid.*, Montréal, 17 mai 1927, p. 681.

Le 1er mai, le recteur est ensuite invité à souper chez le lieutenant-gouverneur, Narcisse Perrodeau. L'ancien lieutenant-gouverneur, Charles Fitzpatrick, un Irlandais, ainsi que le premier ministre, font partie des convives. La question de la condamnation de l'Action française intéresse les hôtes. Ce qui le frappe, c'est le caractère tout à fait britannique du protocole et de l'étiquette. Il est même meurtri par les rappels officiels de la souveraineté britannique : « Malgré toutes les raisons de raison, ce n'est pas sans sentiment désagréable que je m'associe au toast : *Au roi!* Cela serre le cœur en pays si français[42]. » Il dînera à nouveau avec le premier ministre et le lieutenant-gouverneur, et l'archiviste Pierre-Georges Roy lui suggère de constituer un fonds canadien dans la bibliothèque de l'Institut catholique de Paris, en sollicitant Taschereau[43].

Après le premier ministre, le président du Conseil législatif et le lieutenant-gouverneur, le recteur rencontre l'archevêque de Québec, Mgr Raymond-Marie Rouleau, « homme de doctrine », qui a longtemps été professeur, et plusieurs pères supérieurs. Il sera reçu à dîner à l'archevêché. À son départ, il s'en remémorera le faste et l'hospitalité : « Un autre trait [du pays], c'est l'hospitalité, cette table ouverte par exemple à l'archevêché; dix ou douze couverts de plus qu'il n'en serait nécessaire, pour tous les prêtres qui se peuvent présenter. Comme j'ai été reçu et quelle largesse! Toutes dépenses payées, aucun moyen d'y échapper[44]. »

Invité à visiter le couvent des Ursulines, on lui montre de « précieux souvenirs » de Marie de l'Incarnation, de Mgr de Montmorency-Laval et de Montcalm[45]. Il célèbre même une messe en l'honneur de l'anniversaire de Mgr de Laval, en utilisant le calice de l'évêque fondateur[46]. Au lendemain de cette messe, Baudrillart

[42] *Ibid.*, Québec, 1er mai 1927, p. 664.
[43] *Ibid.*, Québec, 3 mai 1927, p. 665.
[44] *Ibid.*, à bord de l'*Ascania*, 20 mai 1927, p. 686.
[45] *Ibid.*, Québec, 28 avril 1927, p. 659.
[46] *Ibid.*, Québec, 30 avril 1927, p. 661.

donne une conférence sur Frédéric Ozanam[47], puis un sermon sur la Sainte Vierge en la cathédrale de Québec. Reçu chez les Eudistes de Charlesbourg, il y prononce un panégyrique des quatre eudistes martyrs de 1792[48]. Une des plus belles fêtes qu'on lui ait jamais offertes est celle qu'organisent les sœurs du collège Jésus-Marie de Sillery en son honneur. Le recteur est donc très sollicité : « Vraiment », s'exclame-t-il dans ses *Carnets*, « trop de discours[49] ». Il se demande comment il va pouvoir tenir le rythme trente jours durant. Il note même le 6 mai, après dix jours passés à Québec et dans ses environs, qu'il s'est échappé pour visiter la ville et regarder ses boutiques : « Il est difficile d'être libre[50] ! » En outre, Camille Roy lui fait visiter Sainte-Anne et la Côte-de-Beaupré : « le trajet est magnifique. » Il visitera ensuite la Côte-du-Sud jusqu'au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière ; les villages le long du trajet sont fréquemment pavoisés de drapeaux français à l'incitation des curés de paroisse.

Bien entendu, Baudrillart n'échappe pas non plus aux mondanités dans la métropole. Le futur cardinal y reçoit ainsi la visite du consul de Pologne. Il y retrouve le consul Vitrolles, mais il est pris en charge par l'abbé Olivier Maurault, p.s.s., curé de Notre-Dame, historien, contributeur à *l'Action française*[51]. Baudrillart visite l'ancien séminaire des sulpiciens et la basilique Notre-Dame, où il est frappé par la hauteur « vertigineuse » de la chaire. Après une réception chez le consul français, en compagnie d'Athanase David, secrétaire de la province, de Mgr Piette, recteur de l'Université de Montréal, du

[47] Frédéric Ozanam (1813-1853), Lyonnais, est bien sûr le fondateur de la Société Saint-Vincent-de-Paul.

[48] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, Québec, 3 mai 1927, p. 664.

[49] *Ibid.*, Québec, 7 mai 1927, p. 669.

[50] *Ibid.*, Québec, 6 mai 1927, p. 667.

[51] L'abbé Maurault a contribué à cinq reprises simplement entre 1917 et 1920. Sur les signatures les plus fréquentes dans *l'Action française*, voir Charles-Philippe Courtois, *Trois mouvements intellectuels québécois et leurs relations françaises : l'Action française, La Relève et La Nation (1917-1939)*, thèse de doctorat en histoire, Université du Québec à Montréal et Institut d'Études politiques, 2008, tableau 4.2, p. 268.

sénateur Raoul Dandurand (membre du Comité France-Amérique[52]), MM. Casgrain et Tarut [?], il s'exclame : « On ne peut rêver milieux plus cultivés. C'est à tous points de vue plus vivant que Québec. La ville même est aérée et plaisante avec ses maisons isolées, pas trop hautes, entourées de verdure, dans les quartiers dits "résidentiels"[53]. » Il visite également les environs, en particulier la Trappe d'Oka, et cette campagne l'enchante[54]. Invité à souper chez l'ancien premier ministre du Québec Lomer Gouin, il trouve cette fois le baron de Vitrolles plus sagace qu'à Québec. Il note que « M. de Vitrolles estime que les Canadiens [français] ont quelque chose de la mentalité des peuples longtemps opprimés. » Vitrolles aurait obtenu que les universités catholiques de Québec et de Montréal célèbrent le centenaire du chimiste Berthelot (un républicain) : « Nous n'en ferons pas autant en France[55]. »

Réseaux intellectuels transatlantiques catholiques et francophones

Les relations de Mgr Baudrillart avec l'Amérique du Nord sont multiples. Dans les entreprises du Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger, les divers catholiques d'Amérique du Nord ne sont pas sans importance. Mgr Baudrillart effectue ainsi plusieurs voyages en Amérique du Nord, une première fois pour le Congrès eucharistique de Chicago en 1913, puis pour des missions officielles : aux États-Unis à la fin de la Première Guerre mondiale et au Canada français en 1927. À ces contacts il faut ajouter des liens plus continus avec des Nord-Américains, anglophones y compris, que leurs évêchés envoient parfaire leur formation à l'Institut catholique de Paris. Naturellement, comme recteur de l'Institut, Baudrillart est amené à croiser plusieurs Québécois qui viennent y étudier; de plus, il en

[52] Portes, *L'impossible retour de la France*, p. 59.
[53] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, Montréal, 16 mai 1927, p. 682.
[54] *Ibid.*, Montréal, 19 mai 1927, p. 684-685.
[55] *Ibid.*, 16 mai 1927, p. 681.

rencontre dans plusieurs cercles mondains de Paris en lien avec le Comité catholique. Il fait aussi connaissance avec d'autres au sein du réseau des universités catholiques comme des relations épiscopales et cléricales officielles, en particulier à Rome où, parmi tant d'autres, il consulte à l'occasion le supérieur du séminaire canadien[56]. De même, au cours de ses voyages aux États-Unis, il échange fréquemment avec les membres du clergé canadien-français qui y œuvrent ou qui y sont en visite, comme en 1913 à Chicago ou encore en 1927 à New York, où il retrouve d'ailleurs des connaissances faites en 1913. Que nous enseignent les *Carnets* de Mgr Baudrillart, autour de son voyage au Québec en 1927, sur le plan des réseaux ?

Réseaux intellectuels en présence

En premier lieu, il faut noter l'implication et le rayonnement de la Société du parler français, qui parvient à entretenir de réelles relations culturelles internationales à l'aide de ses congrès internationaux. L'Académie française, désormais, répond présente. Outre le Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger, qu'il dirige, et dont Mgr Beaupin est secrétaire, Mgr Baudrillart était aussi en contact avec des intellectuels québécois par l'intermédiaire de l'Institut scientifique franco-canadien, où Édouard Montpetit, francophile bien connu, joue un rôle éminent, et qu'il avait rencontré à Paris. Dans ce réseau, les logiques des relations diplomatiques jouaient un grand rôle, à telle enseigne que cela irritait le frère Marie-Victorin. Jean Bruchési dirigeait un organe associé à *l'Action française* de Montréal, le Comité des étudiants canadiens-français à Paris (Jean Bruchési avait auparavant été président des Étudiants d'Action française à l'Université de Montréal), et entrait souvent en relation avec Mgr Baudrillart, dans diverses occasions mondaines. Leurs relations sont amicales.

[56] Ainsi, durant la Grande Guerre, préoccupé par les orientations de la curie dans la diplomatie du conflit, consulte-t-il M. Perrin, alors supérieur du séminaire canadien. Voir Paul Christophe, « Les "silences" de Benoît XV durant la Grande Guerre », dans Christophe (dir.), *Cardinal Alfred Baudrillart*, p. 57.

Comme l'a bien montré Michel Lacroix, il existe une vie mondaine « latine » à Paris qui met en relation des dignitaires, des écrivains, des artistes et des intellectuels de France et d'Amérique latine auxquels des Canadiens français se trouvent associés[57]. L'exposition canadienne de 1923 avait donné un stimulus à l'insertion des Canadiens français dans ce réseau latin – Lacroix mentionne notamment Robert de Roquebrune. Ce réseau est entretenu par deux courants, l'un mondain, l'autre idéologique, qui font que la participation n'implique guère l'homogénéité idéologique. Jean Bruchési s'y trouve à l'occasion. Parmi les dignitaires, Lacroix signale Philippe Roy. Nous émettons l'hypothèse que, malgré un recoupement entre Québécois insérés dans ce réseau latin et dans ces réseaux d'amitié franco-canadienne, les connaissances canadiennes-françaises de Mgr Baudrillart sont moins redevables directement à ce réseau latin qu'aux réseaux catholiques, franco-canadien et d'amitié française en Amérique du Nord.

Le commissaire général du Canada à Paris, Philippe Roy, fait justement partie des connaissances mondaines du recteur Baudrillart. Il l'invite à un dîner marquant la fête de la Confédération en 1922, il le rencontre à maintes reprises dans les cinq années qui précèdent son voyage, souvent avec Mgr Beaupin[58]. Ces relations avec un dignitaire officiel comme Roy font sans doute en sorte que la présence de Mgr Baudrillart est fréquente dans les réceptions où participent des représentants officiels du Canada. Ainsi, il fait partie des convives qui entendent les discours du sénateur Beaubien ou de Rodolphe Lemieux lorsqu'ils sont en voyage officiel à Paris en 1923, dans la foulée de l'exposition canadienne à Paris[59]. C'est l'occasion de croiser Édouard Montpetit, qui prononce une conférence sur la Confédération canadienne devant les invités du commissaire général.

---

[57] Michel Lacroix, « Lien social, idéologie et cercles d'appartenance : le réseau "latin" des Québécois en France », *Études littéraires*, vol. XXXVI, n° 2 (automne 2004), p. 51-70.

[58] Célébration du 1er juillet : *Carnets : 1er janvier 1922 – 12 avril 1925*, Paris, 30 juin 1922, p. 211-212 ; rencontre avec Mgr Beaupin : *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, Paris, 13 oct. 1926, p. 492.

[59] *Carnets : 1er janvier 1922 – 12 avril 1925*, 30 nov. 1923, p. 662-663.

Le grand réseau qui met Mgr Baudrillart en contact avec des Canadiens français et au fait des affaires du Québec est bien sûr celui de l'Église, et ce, à double titre : parmi les prélats et au sein des institutions d'enseignement universitaire catholiques. Baudrillart a tendance à noter dans ses *Carnets* les occasions qui lui permettent de rencontrer un prélat canadien en France. Ainsi, un dîner de curie en 1930 chez le cardinal Verdier lui fait faire la connaissance de Mgr François-Xavier Ross, évêque de Gaspé[60]. Dans ses rencontres avec Jean Bruchési et d'autres Québécois, Baudrillart s'enquiert de « ce pauvre Mgr Bruchési », dont les graves problèmes de santé lui étaient bien connus[61]. De fait, le voyage de 1927 de Mgr Baudrillart ne paraît avoir que renforcé son intérêt pour le Québec. À titre de recteur de l'Institut catholique de Paris, Mgr Baudrillart est amené à rencontrer ses confrères recteurs des universités catholiques du Québec, Mgr Camille Roy de Laval et Mgr Vincent Piette de Montréal[62]. Dans une conversation consignée dans les *Mémoires* de Lionel Groulx, il se soucie de l'indépendance du recteur de l'Université de Montréal : un recteur devrait être évêque et non seulement prélat honoraire de Sa Sainteté[63]. Mgr Baudrillart reçoit alors Lionel Groulx à titre de professeur invité à la Sorbonne et à l'Institut catholique de Paris (en 1931).

Le lien entre l'Institut catholique et un professeur d'une université catholique, l'Université de Montréal, est bien sûr le réseau universitaire catholique. Mais le réseau mondain dans lequel fraye Mgr Baudrillart, en lien avec le Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger, comprend Philippe Roy, qui accompagne Groulx. Et le réseau de l'Institut scientifique franco-canadien sollicite Philippe Roy comme

---

[60] *Carnets : 26 décembre 1928 – 12 février 1932*, p. 423.

[61] Mgr Bruchési souffrait d'incapacité pour cause de maladie. Mgr Baudrillart le rencontre avec son frère, le père de Jean Bruchési : *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, 15 mai 1927, p. 680 ; il s'enquiert de sa santé au séminaire canadien de Rome : *Carnets : 26 décembre 1928 – 12 février 1932*, 11 avril 1931, p. 828.

[62] *Carnets : 1er janvier 1922 – 12 avril 1925*, 5 juil. 1923, p. 544.

[63] Lionel Groulx, *Mes Mémoires*, tome III, vol. V : *1926-1931*, Montréal, Fides, 1972, p. 70-71.

Alfred Baudrillart. Au vrai, Groulx, qui est une relation de Montpetit, est redevable à l'Institut scientifique. La Commission des études de l'Institut scientifique a sélectionné Groulx et a financé son séjour de professeur invité (elle accordait à chaque année une bourse à un professeur à cet effet)[64]. Louis-Janvier Dalbis est le fondateur et premier directeur de l'Institut scientifique franco-canadien[65] ; biologiste, auteur d'un ouvrage sur le bouclier canadien, il dirige le Département de biologie de l'Université de Montréal de 1920 à 1934 et participe des relations que Jean Bruchési entretient à Paris pour nourrir les liens entre la France et le Québec[66]. On le voit, plusieurs réseaux se recoupent ici et se rejoignent.

En outre, l'Institut catholique de Paris tisse à lui seul des liens privilégiés par lesquels son recteur entre en contact avec une partie de l'intelligentsia du Québec, venue y suivre des cours ou une formation. L'Institut catholique de Paris, qui soit dit en passant est aussi ouvert aux femmes, accueille de nombreux ecclésiastiques québécois qui y parachèvent leur formation ou alors, professeurs et docteurs accomplis, pour des séjours de « formation continue » dirions-nous aujourd'hui, et d'agrément. Pour citer quelques exemples connus, Mgr Camille Roy et Mgr Émile Chartier (doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal) le fréquentèrent pour couronner leur formation de prêtre, tandis que Groulx la parachève à Fribourg et à Rome après avoir lui aussi fréquenté les bancs de l'Institut catholique de Paris entre 1906 et 1909. Le recteur Baudrillart rencontre nombre d'anciens étudiants au cours de sa mission au Canada français : deux parmi les sœurs du collège Jésus-Marie de Sillery et trois au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, en plus de deux basilaires au collège St Michael's de Toronto. Il mentionne également Labrie et Laliberté,

[64] *Ibid.*, p. 55.

[65] Voir [En ligne], [http://www.archiv.umontreal.ca/exposition/sciences/dalbis.htm].

[66] Voir Jean Bruchési, « Au soir des cinquante ans », *L'Action française*, mars 1926, p. 178-179.

de la Société du parler français à Québec, et Antoine Bernard[67], c.s.v., titulaire de la chaire d'histoire de l'Université de Montréal (1926-1948), dont il précise qu'il avait contribué à faire primer par l'Académie française en 1926 l'ouvrage *La Gaspésie au soleil.* On lui a appris que l'ouvrage « contenait un beau plagiat[68] ». Nonobstant, le même Antoine Bernard sera à nouveau décoré par l'Académie française en 1936 du prix Montyon, pour son *Histoire de la survivance acadienne.* D'autres clercs canadiens-français suivent des cours libres à l'Institut catholique de Paris, tels Henri d'Arles en 1921 et Lionel Groulx en 1921-1922. Groulx retint particulièrement les cours de Maritain, du père Sertillanges (dominicain) et d'Yves de La Brière (jésuite).

La production de ces trois professeurs de l'Institut catholique de Paris est d'ailleurs suivie de près par *L'Action française,* qui leur accorde souvent de la place dans ses chroniques de livres (et celle de sa librairie) durant les années 1920, tout comme *L'Action nationale* pendant les années 1930[69]. Yves de La Brière sera d'ailleurs l'auteur de la préface à la première édition du traité indépendantiste de l'abbé Wilfrid Morin, en 1938, tiré de la thèse que ce groulxiste soutint précisément à l'Institut catholique de Paris en 1937[70]. Le père Sertillanges y a enseigné de 1900 à 1922, mais son départ apparaît

---

[67] Antoine Bernard (1890-1967), frère des Clercs de Saint-Viateur, publia *La Gaspésie au Soleil,* édité par les Clercs de Saint-Viateur à Montréal et Mame à Tours, en 1925. Collaborateur à *L'Action nationale,* à la *Revue d'histoire de l'Amérique française,* à la *Revue d'histoire de la Gaspésie.* Auteur d'ouvrages sur le Canada français, l'Acadie, les Clercs de Saint-Viateur au Canada, etc. Son fonds d'archives est conservé au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa ([En ligne], [http://www.crccf.uottawa.ca/fonds/P7.html]).

[68] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928,* à bord de l'*Ascania,* 21 mai 1927, p. 686.

[69] Courtois, *Trois mouvements intellectuels québécois,* p. 279-284, 323 et 341-356, spécialement p. 323 et p. 356.

[70] Wilfrid Morin, *L'avenir du Canada français : nos droits à l'indépendance politique,* Paris, Fernand Sorlot, 1938, 253 p. Voir Xavier Gélinas, « *Nos droits à l'indépendance politique* de Wilfrid Morin, ou le groulxisme radicalisé », dans Denis Monière, Charles-Philippe Courtois et Robert Comeau (dir.), *Histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois,* Montréal, VLB éditeur. À paraître.

comme une sanction hiérarchique; selon Baudrillart, il a souffert d'avoir dit non au pape en 1917, c'est-à-dire de s'être opposé ouvertement au message diplomatique du pape durant la Grande Guerre. Or, à Québec, l'archevêque Mgr Rouleau, un dominicain, fera part de sa préoccupation au sujet du père Sertillanges : « L'archevêque s'intéresse au P. Sertillanges et voudrait que son exil cessât. Il dit que les Jésuites se sont acharnés sur lui[71]. » Outre la rivalité classique entre ces deux grands ordres, on constate le rayonnement des professeurs de l'Institut catholique de Paris dans le monde catholique de l'époque, rayonnement d'autant plus fort au Québec que les liens du Québec avec la France sont plus étroits, que le Québec est plus profondément catholique, et que ses institutions ne sont pas à maturité dans tous les domaines.

En sus de l'Université Laval et de l'Université de Montréal, le recteur Baudrillart est d'ailleurs invité par divers collèges de la capitale et de la métropole et au-delà, comme le Collège Jésus-Marie de Sillery, le Collège Villa Maria et le Grand Séminaire de Montréal, l'Institut agricole d'Oka et le Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière ou le Collège Saint-Alexandre. L'Institut catholique participe aussi d'échanges transatlantiques entre universités catholiques. À ce titre, certains professeurs français invités dans des universités du Québec peuvent être liés à l'Institut catholique. C'est le cas de Henry Gaillard de Champris, professeur à la Faculté des lettres de l'Institut catholique de Paris, auparavant professeur de lettres à l'Université Laval, au cours des années 1920. Il collabore alors occasionnellement à *l'Action française* de Montréal. Il écrira plusieurs ouvrages sur le Canada français[72]. Mgr Baudrillart, qui le fréquente durant son séjour à Québec, ne le rencontre pas pour la première fois. Ce professeur est un des relais durables entre l'Institut catholique de Paris, son recteur

[71] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928,* Québec, 1er mai 1927, p. 664.

[72] Voir Portes (dir.), *L'impossible retour de la France*, Annexe V : « Henry Gaillard de Champris », p. 93-96; Courtois, *Trois mouvements intellectuels québécois*, spécialement p. 267 et 313.

et le Québec, voire entre la France et le Québec. Gaillard de Champris organisa ainsi une journée franco-canadienne pour le tricentenaire de Mgr de Montmorency-Laval, le 5 juillet 1923, dans le diocèse de Chartres. Sont présents des évêques canadiens-français, comme Mgr Pelletier, et plusieurs prélats français, ainsi que le commissaire général Philippe Roy. Mgr Baudrillart et Mgr Beaupin (secrétaire du Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger) participèrent à la cérémonie[73]. Bref, la mission de Mgr Baudrillart est emblématique des relations que les intellectuels québécois (de Laval et de Montréal, de la Société du parler français, de l'Institut franco-canadien et de *l'Action française*) parviennent à développer en France bien avant la Révolution tranquille.

Une vie intellectuelle bien animée

À son arrivée à Québec, Baudrillart est accueilli par Camille Roy et des membres de la Société du parler français : Adjutor Rivard (professeur de droit à l'Université Laval et cofondateur de la Société[74]) et Louis-Philippe Geoffrion (greffier de l'Assemblée législative). Baudrillart est invité à un souper officiel à l'occasion de la fête du recteur de l'Université Laval. Il prononce alors devant professeurs, étudiants et séminaristes un discours sur l'importance du rôle à la fois religieux et national des universités catholiques en Belgique, en France et au Canada[75]. C'est alors qu'il assiste à deux séances du congrès de la Société, où il rencontre l'abbé Laliberté et Aimé Labrie, anciens élèves de l'Institut catholique de Paris. Laliberté lit le rapport de l'abbé Maheux, indicateur de l'état d'avancement des travaux de la Société[76]. Le consul de France, Vitrolles, est venu de Montréal et

[73] *Carnets : 1er janvier 1922 – 12 avril 1925*, p. 544. Voir aussi *26 décembre 1928 – 12 février 1932*, 25 juil. 1930, p. 583.

[74] Voir Claude Verreault, Louis Mercier et Thomas Lavoie, *1902-2002 : la Société du parler français au Canada cent ans après sa fondation : mise en valeur d'un patrimoine culturel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 242 p.

[75] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, Québec, 3 mai 1927, p. 665.

[76] Voir Louis Mercier, *La Société du parler français au Canada et la mise en valeur du patrimoine linguistique québécois (1902-1962) : histoire de son enquête et genèse de son glossaire*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2002, 507 p.

participe à cette première soirée. Selon Baudrillart, Rivard parle une langue « belle et pure » et « M. Geoffrion a été des plus amusants avec son glossaire ». Cette soirée charme le recteur mais suscite une inquiétude linguistique du côté des autres invités français. Voici ce que note en effet Baudrillart :

> Gaillard de Champris m'apprend que notre consul M. de Vitrolles se montre fort inquiet de la séance d'hier soir. Il croit que la Société du Parler français veut encourager le franco-canadien, le français du XVIIe siècle, les particularités du glossaire, etc. C'est faire preuve d'une parfaite inintelligence de ce qui a été dit, et de ce qui peut être, et de ce que nous devons encourager. Hélas ! Quelle étroitesse de vues !

Baudrillart comprend au contraire toute la pertinence d'une telle entreprise, et l'explicite à l'occasion de la seconde séance à laquelle il est invité. « Mgr Roy, dans la séance de ce soir, montre précisément cette alliance nécessaire du parler français avec un certain sentiment national, sans quoi il serait envahi par l'anglicisation. Son discours n'est pas seulement celui d'un lettré, mais d'un chef[77]. »

Le recteur décèle sur place certaines frictions entre Français et Canadiens français : « Gaillard de Champris me fait une longue visite où il m'explique son désir d'entrer à l'Institut catholique et les déboires et souffrances des Français résidant à Québec. L'exil leur paraît dur, car on n'est pas toujours délicat avec eux. » Invité à souper chez Champris, il ne manque pas d'être rattrapé par la controverse associée à la condamnation de l'Action française, ce qui lui gâche un peu la soirée[78]. Le sujet des rapports franco-québécois revient au cours d'un autre souper. Baudrillart y voit une complainte de Français peu habitués à un caractère très normand : « Au fond, ce dont ils se plaignent, ce sont des traits de caractère tout semblables à ceux que nous constatons en France chez nos confrères de la Basse-Normandie[79]. »

---

[77] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, Québec, 28 avril 1927, p. 660.
[78] *Ibid.*, Québec, 30 avril 1927, p. 662.
[79] *Ibid.*, Québec, 6 mai 1927, p. 668. Les Normands sont réputés pour être difficiles

Baudrillart participe ensuite à une soirée de l'Institut canadien de Québec. On lui demande de prononcer une conférence. Il opte pour une oraison, qui lui est coutumière, sur le rôle social de l'Académie française : « Elle me paraît plaire et émouvoir ; on me dit que tout cela fait du bien à la cause française. Dieu le veuille[80] ! » Durant son séjour dans la capitale, le recteur est également invité à une soirée organisée par le Comité France-Amérique[81]. Cyrille-Fraser Delâge, surintendant de l'Instruction publique, en est le président. Il aborde avec lui la question des engagements militaires en 14-18 : il lui explique que le recrutement francophone eût été plus important si le nombre d'officiers francophones avait pu être plus grand[82]. L'émotion et l'enthousiasme le gagnent au cours de cette soirée. Ainsi, à l'occasion d'un toast, il proclame :

> Je ne sais plus s'il y a une Nouvelle et une Ancienne France, tant c'est la même chose et qu'un jour viendra où il y aura au nord de l'Amérique, une Amérique française, comme au centre une Amérique anglaise et au sud une Amérique espagnole. Longtemps encore la garantie de cette Amérique française sera le gouvernement de Londres[83].

Dans ce toast, le recteur exprime clairement l'espoir et la confiance que viendra le jour d'une Amérique française indépendante, tout en ménageant diplomatiquement le loyalisme, en situant cette échéance loin dans l'avenir. Comme à Québec, Baudrillart est invité à l'université et dans plusieurs cercles intellectuels éminents de la métropole. Il y retrouve également le Comité France-Amérique, qui organise un grand dîner à l'hôtel Ritz : « 150 personnes de la société montréalaise,

---

d'accès ou froids au premier abord, avant de développer des rapports amicaux avec des étrangers.

[80] *Ibid.*, Québec, 5 mai 1927, p. 667.

[81] Le Comité France-Amérique a été fondé en 1909 à l'initiative de Gabriel Hanotaux. Il s'appelle aujourd'hui l'Association France-Amériques. Voir : [En ligne], [http://www.france-ameriques.org].

[82] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, Québec, 30 avril 1927, p. 662 et 29 avril 1927, p. 661.

[83] *Ibid.*, Québec, 30 avril 1927, p. 662.

franco-canadienne et anglaise francophile. Très brillant ! Le dîner est en l'honneur de Mgr Baudrillart et de Jean Brunhes. Je réponds au toast de M. [Raoul] Dandurand et J. Brunhes au discours de M. [Édouard] Montpetit. Tout le monde paraît fort content et je le suis[84]. » Fait original, il est reçu à une soirée tenue par la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, groupement de féministes canadiennes-françaises et patriotes[85]. La présidente, Marie Gérin-Lajoie, « dame fort distinguée », lui fait une impression favorable. Le futur cardinal y prononce une autre conférence coutumière, sur la femme française d'après-guerre, et estime le milieu supérieur – il l'avait auparavant présentée au château Frontenac. Il trouve « ces milieux intellectuels canadiens si vivants et si intéressants[86] ». Il est également reçu par l'Institut scientifique franco-canadien : lors d'un dîner, présidé par le professeur Dalbis, le recteur prononce un discours sur l'évolution intellectuelle de la jeunesse française depuis cinquante ans. Il est assez déçu de son allocution, la troisième de la journée (dont un sermon à Notre-Dame). C'est dommage, note-t-il, parce que c'était la journée grand public et que le cadre, le Séminaire de Saint-Sulpice, était superbe. « [Édouard] Montpetit me remercie chaleureusement, non sans se moquer de ceux qui ont voulu me conseiller, moi qui connais mieux qu'eux le Canada et les Canadiens ; ceci est à l'adresse du consul qu'il n'aime guère et qui l'agace. Je pense que j'aurai ennuyé les belles dames présentes et intéressé les intellectuels et les gens au courant[87]. »

Réseaux intellectuels et diplomatie

Comment s'exprime le caractère diplomatique de la mission de Mgr Baudrillart ? Les discours et lettres imprimés à cette occasion

[84] *Ibid.*, Montréal, 18 mai 1927, p. 684.

[85] Voir Yvan Lamonde, « Doctrine et action féminines : la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (1907) », *Histoire sociale des idées au Québec*, tome II : *1896-1929*, Saint-Laurent, Fides, 2004, p. 94-96, et les références des notes.

[86] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, 15 mai 1927, p. 680.

[87] *Ibid.*, 17 mai 1927, p. 683.

nous en donnent une bonne indication. En effet, les journaux québécois ont fait état de la visite de Mgr Baudrillart. En particulier, *L'Action catholique* a donné le détail de ses activités au Québec et spécialement dans la région de Québec[88]. Ce quotidien reproduit l'allocution prononcée par Baudrillart en clôture du congrès de la Société du parler français, « Le génie français ». Baudrillart y exprime l'appui amical de l'Académie à la Société, et de la France au Québec ; en dégageant des qualités de la France, il veut aussi faire ressortir des traits communs aux deux nations de langue française qu'il y a lieu de valoriser. Lors du dernier congrès, Thomas Chapais et la Société présentaient le français comme l'expression de la conscience nationale canadienne-française, gardienne de la foi, des traditions et de la nationalité et insistaient sur le maintien de l'esprit français et le nécessaire rayonnement de la culture de France au Canada français. Mgr Baudrillart aimerait, dans ce discours qui cite des auteurs aussi variés que Michelet, Barrès et Maistre, encourager une appréciation du génie français allant au-delà du rayonnement intellectuel et spirituel agréé, pour permettre une nouvelle appréciation de la nation française. La France est forte de ses intellectuels, certes, mais aussi de ses paysans et de ses bourgeois, de ses hommes des campagnes comme des villes, insiste-t-il. La famille française est une institution qui demeure forte, l'un des principaux piliers de la nation. Loin d'être décadente, la France demeure une terre chrétienne qui vient de démontrer au monde sa vigueur avec la victoire éclatante et invraisemblable de 14-18. Baudrillart souligne l'importance de la tradition militaire depuis Clovis ou Jeanne d'Arc jusqu'au soldat des tranchées en passant par Napoléon et la défense de la Nouvelle-France : « La France est et doit être une nation militaire », dit-il. Et il ajoute : « Si elle n'eût été militaire, depuis longtemps elle ne serait plus, et vous-mêmes vous ne seriez pas. » Mais il y a « des ombres au tableau » reconnaît-il : l'esprit révolutionnaire, qui n'est toutefois pas dominant. Il conclut

[88] Voir notamment *L'Action catholique*, 27, 28, 29, 30 avril, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 18 mai 1927.

cependant en vantant le Canada français, « plus sage et plus heureux que nous », qui a davantage su éviter l'esprit révolutionnaire, et en exprimant cet espoir : « Frères du Canada, à votre tour soyez pour nous le rayon de ciel à travers le vitrail », c'est-à-dire que le Canada français aide la France à renouer davantage avec les sources chrétiennes de sa civilisation[89].

L'Action catholique reproduit aussi une lettre du recteur à l'occasion de la Semaine religieuse de Québec, dont le sujet est le clergé de France. Mgr Baudrillart en profite pour donner une autre image de la place du catholicisme dans la IIIe République : « Nul n'ignore qu'en fait la loi de la Séparation fut immédiatement jugée inapplicable », affirme-t-il, si bien qu'elle fut modifiée et que « les églises restèrent ouvertes et les curés à leur poste ». Davantage : « N'oublions pas que les plus ardents et les plus implacables de nos adversaires étaient parfaitement déterminés à ne pas laisser fermer les églises. » Bref, le conflit était dû à une conception de la suprématie de la loi d'État, mais pas à un anticatholicisme virulent, au contraire, la foi catholique prospère en France. Par cet exercice visant à soigner l'image du régime français au Québec, Baudrillart exprime à la fois ses convictions et ce que la diplomatie française, comme le Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger, pouvaient espérer de lui[90].

Ce discours pouvait-il porter ? Chose certaine, son allocution au congrès reçut un écho favorable. *L'Action catholique* commenta les paroles de conclusion de cette « brillante synthèse » d'histoire dans un éditorial intitulé « Verbe de France et verbe de Dieu » : le Canada français continuera de « faire sa part » dans la propagation de la foi comme de la civilisation française, civilisation chrétienne[91]. Mgr Baudrillart incarnait une certaine France, éternelle source d'inspiration du catholicisme canadien-français, en même temps qu'il contribuait

[89] « Le génie français », *L'Action catholique*, 29 avril 1927, p. 1 et 7.
[90] Lettre de S. G. Mgr Baudrillart », *L'Action catholique*, 18 mai 1927, p. 1.
[91] Jules Dorion, « Verbe de France, verbe de Dieu : les morts parlent encore », *L'Action catholique*, 30 avril 1927, p. 1.

à donner une image plus positive de la France contemporaine au Québec. Par ailleurs l'éditorialiste a aussi ce mot : « Si notre status [*sic*] politique est encore discuté, celui de notre apostolat ne l'est pas. » Le dynamisme de l'apostolat canadien-français démontrerait donc l'existence de la nationalité ; mais ce qui étonne davantage, c'est l'ouverture sur une éventuelle évolution constitutionnelle qui se trouve timidement évoquée.

Aussi, la mission de Mgr Baudrillart est bien une mission de diplomatie française. Nous avons recensé les nombreux dignitaires québécois qu'il rencontra et nous avons détaillé les organisations en liaison avec Mgr Baudrillart durant son séjour : la Société du parler français, l'Institut canadien de Québec, l'Institut scientifique franco-canadien, le Comité France-Amérique, la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, de même que les directions des deux grandes universités et de plusieurs collèges et des membres de *l'Action française*. Les intellectuels et les clercs jouent un rôle de premier plan dans cette diplomatie culturelle et il serait approprié que le recteur identifie des « princes des lettres » ou des « leaders d'opinion », dirions-nous aujourd'hui, comme alliés potentiels ou adversaires à contrer.

Le recteur Baudrillart ne rencontre pas Lionel Groulx en 1927. Du moins, ni ses *Carnets* ni les *Mémoires* de Groulx n'ont retenu une telle rencontre, alors que les deux hommes s'étaient certainement croisés au cours des séjours en Europe de Groulx, en 1906-1909 et en 1921-1922, et que Baudrillart le reçoit en 1931. Lors de son deuxième voyage, Groulx avait d'ailleurs prononcé une conférence devant le cercle des Publicistes chrétiens, cercle auquel participe habituellement Baudrillart. Cette conférence avait été publiée[92]. Partant, cela est étonnant, d'autant plus que Baudrillart fréquente Jean Bruchési à Paris, où il exerce une diplomatie culturelle impulsée par *l'Action française*. S'il ne rencontre pas directement Groulx et la direction de la Ligue au cours de cette mission, malgré autant

[92] Lionel Groulx, *La France d'Outre-mer*, avec une introduction de Bernard de Vesins, Paris, Librairie de l'Action française, 1922, 34 p.

de contacts, cela s'explique-t-il par une raison diplomatique (en conformité avec les directives du représentant du Ministère, Dejean), liée justement à leur critique de la Confédération favorable à l'indépendance, réitérée dans la revue en 1927 ? Lionel Groulx et *l'Action française* n'étaient pas en grâce auprès des milieux officiels. Ses *Carnets* témoignent pourtant de son imprégnation de l'enquête *Notre avenir politique* de *l'Action française*, comme nous le verrons en dernière partie.

Henri Bourassa est l'intellectuel québécois le plus cité dans les *Carnets* au cours de la période que nous avons dépouillée. Bien entendu, Bourassa n'entre point dans la catégorie des amis de la France, et Baudrillart ne le rencontrera pas non plus. Bourassa est emblématique du type de problèmes auxquels le Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger veut parer. Mgr Baudrillart le range parmi les adversaires déclarés de la France. « Bourassa a un rôle de plus en plus odieux à l'égard de la France ; il incrimine tous ceux qui viennent la défendre, même les orateurs sacrés ; il va arriver en France ces jours-ci ; il faut se garder de lui faire accueil[93] », écrit-il au début des années 1920. Bourassa aimait s'appuyer sur les positions diplomatiques de Benoît XV, que Baudrillart, de tendance gallicane, n'hésite pas à critiquer[94]. Avant sa mission, une discussion du recteur avec Jean Bruchési amène ce dernier à expliquer le retournement de Bourassa contre la France par sa fréquentation de Mgr Merry del Val, jadis mandataire du pape au Canada[95], et de Pastor, directeur de l'Institut autrichien à Rome[96].

Pendant son séjour, Baudrillart lit *Le Devoir*, qu'il définit comme le seul journal d'idées du Canada français, et reconnaît que Bourassa ne se prive pas non plus de critiquer le Canada[97]. Néanmoins, la

---

[93] *Carnets : 1er janvier 1922 – 12 avril 1925*, 9 juin 1922, p. 197.

[94] Voir Christophe, « Les "silences" de Benoît XV durant la Grande Guerre », p. 53-90.

[95] Voir Roberto Perin, *Rome et le Canada : la bureaucratie vaticane et la question nationale 1870-1903*, Montréal, Boréal, 1993, 343 p.

[96] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, Paris, 10 nov. 1925, p. 232-233.

[97] *Ibid.*, 5 mai 1927, p. 667 ; 26 mai 1927, p. 693.

perception négative de Bourrassa que Baudrillart manifeste à cette occasion est une constante dans les *Carnets* que nous avons dépouillés, lesquels couvrent plus d'une décennie, soit de la Grande Guerre au début des années 1930. Ainsi, en 1928, la France accepte les propositions Kellogg, et pourtant « [l]e grand déclamateur canadien Bourassa n'en couvre pas moins d'ignobles injures la France qu'il dénonce comme entretenant l'esprit de guerre et le trouble en Europe. Pauvre phraseur qui semble tout ignorer des réalités ». Quelques mois plus tard, Mgr Baudrillart reçoit la visite d'une « Mlle Berthe de l'Isle, canadienne [*sic*] d'Ottawa, très jolie, mais douée du plus terrible accent nasillard, collaboratrice du *Devoir*, venue pour s'inscrire à Paris et stupéfaite de voir que la France n'est point du tout telle que la décrivent Bourassa et ses amis[98] ».

La question de la représentation exagérément négative de la France moderne revient souvent sous la plume du recteur. On peut y déceler la manifestation de son patriotisme et de sa modération face au régime républicain. Du coup, le recteur catholique accepte mal la représentation très négative de la France républicaine moderne qui circule parmi bien des catholiques canadiens-français :

> M. Gaillard de Champris me donne de curieux détails sur l'attitude grossière, brutale, intransigeante des catholiques canadiens à l'égard de tout ce qui représente notre gouvernement. Mais leur fameux Henri Bourassa, si odieux pour nous, ne craint pas de leur mettre le nez dans leurs propres ignominies ; il trace un rude tableau de l'immoralité de Montréal. Tous ces peuples qui nous jugent de si haut n'ont guère le droit de nous faire la leçon et nous devrions le leur dire[99].

Cette dernière remarque est parfaitement emblématique de l'attitude du recteur. Dans la métropole toutefois, Baudrillart prend davantage la mesure de l'influence de certains journaux et de plusieurs exilés français dans les représentations négatives de la France qui

[98] *Ibid.*, 12 juil. 1928, p. 969 et 3 nov. 1928, p. 1051.
[99] *Ibid.*, [Paris], 20 juin 1925, p. 135.

peuvent circuler au Canada français, fortifiant les vues des moins francophiles : certains religieux français et des articles de *L'Action Française* et de *La Croix* « nous ont fait le plus grand mal[100] », reconnaît-il. Avec *La Croix*, prenons note de la constance de son aversion pour le parti clérical, qu'il juge responsable d'une partie de la mauvaise presse de la France dans le monde catholique.

Du reste, les discussions de diplomatie catholique ponctuent son séjour nord-américain. Mgr Baudrillart veut recueillir des renseignements sur les prélats nord-américains qui peuvent être amis de la France : à New York, il « questionne sur les dispositions à l'égard de la France de certains évêques et ecclésiastiques[101] » le R. P. Pelletier de la Compagnie du Saint-Sacrement. En sens inverse, des ecclésiastiques canadiens-français se soucient du soutien que les Français pourraient leur apporter à Rome, alors que les partis anglais et irlandais y sont en bonne position. Ainsi, à Ottawa, il note que, si le pape vient de remercier le gouvernement anglais de maintenir sa présence auprès du Saint-Siège, « [i]ci on s'en montre moins enthousiaste », comme en France, car « l'Angleterre s'aide à sacrifier les Canadiens français[102] ». L'enjeu du moment des rivalités entre les clergés canadien-français et irlandais, qu'on n'évoque pas pour la première fois en sa présence, est la nomination d'un nouvel évêque au siège d'Ottawa. Par conséquent, on aborde la question à plusieurs reprises avec Mgr Baudrillart. Le vicaire général du collège de La Pocatière, Mgr Paquet, sollicite son engagement diplomatique en France et à Rome, afin de favoriser la nomination d'un Canadien français à l'évêché d'Ottawa :

> Il voudrait que le cardinal Dubois intervînt pour faire nommer un Canadien français et que j'y travaille aussi discrètement. Le pourrons-nous ? De puissantes influences anglaises et romaines sont en mouvement. Le cardinal Merry del Val affecte de regarder

[100] *Ibid.*, Montréal, 16 mai 1927, p. 681.
[101] *Ibid.*, 22 avril 1927, p. 653.
[102] *Ibid.*, Québec, 12 mai 1927, p. 677. À ce sujet, voir Perin, *Rome et le Canada : la diplomatie vaticane et la question nationale, 1870-1903.*

> les Canadiens français comme des nationalistes chauvins, plus encore que catholiques[103].

À Montréal, c'est le coadjuteur, Mgr Gauthier, « homme intelligent et énergique », qui l'entretiendra longuement de cette affaire. Il en discute manifestement avec le baron de Vitrolles : « Le consul [Vitrolles] croit que Mgr Forbes (évêque de Joliette) sera le candidat de conciliation », ce qui se produisit en janvier 1928[104]. Le futur cardinal était donc un allié du Canada français dans la curie, comme Mgr Dubois.

Le rêve américain de Mgr Baudrillart et la réception de *Notre avenir politique*

Dès ses premiers jours dans la capitale, Baudrillart conçoit une très haute idée de son clergé et du Québec en général. « Volontiers, dès ce premier constat, je dirais : le Canada, c'est ce que la France a fait de mieux[105]. » Baudrillart retiendra et répètera à Paris, notamment dans un sermon à Notre-Dame (d'après Lionel Groulx[106]), ce jugement enthousiaste porté sur le Canada [français] durant sa mission. Le lui confirment, note-t-il, ses journées ultérieures à Québec. « Le Canada a quelque chose d'éminemment honnête et sain ; on n'y assure pas, comme parfois chez nous, des triomphes à l'impureté[107]. » Au vrai, les institutions cléricales du Québec l'émerveillent et le Canada français le séduit.

---

[103] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, Québec, 4 mai 1927, p. 666.

[104] *Ibid.*, Montréal, 19 mai 1927, p. 685. Paul Christophe rappelle en note en bas de page que Mgr Forbes devint archevêque d'Ottawa en janvier 1928.

[105] *Ibid.*, Québec, 26 avril 1927, p. 658.

[106] Lionel Groulx note dans ses *Mémoires* (tome IV, vol. VII : *1940-1950*, Montréal, Fides, 1974, p. 148) que le futur cardinal aurait répété cette maxime du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris en 1926 : « Le Canada, c'est ce que la France a projeté de mieux hors de soi. » On ignore, cependant, de qui Groulx tient cette information, car il n'a pas voyagé à Paris cette année-là. Faut-il en déduire que Mgr Baudrillart l'avait déjà forgée avant son séjour au Québec ou bien que Groulx fait erreur sur l'année ?

[107] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, Québec, 27 avril 1927, p. 659.

Conservatisme et modernité : des universités et des collèges catholiques à la fine pointe du progrès

Ainsi, à Québec, Baudrillart visite l'École de chimie, « belle création », département « maître » de l'Université Laval. Le tout se fait dans la bonhomie : « on dit en plaisantant : les professeurs de théologie choisissent les professeurs de gynécologie[108]. » Il visite les archives de l'Université, fort bien tenues par Mgr Gosselin. On lui expose l'histoire de l'Université en même temps qu'il la visite, ce qui donne des complexes au recteur de l'Institut : « Vraiment, nous sommes trop en retard pour tout cela à l'Institut catholique de Paris ; notre excuse est que nous n'avons ni place, ni personnel, ni argent[109]. » Mais il faudra bien y remédier, affirme-t-il. Au collège de La Pocatière, il est encore une fois impressionné par les installations rénovées et, en particulier, par le confort des bâtiments : « Air, lumière, bon chauffage, parfaite propreté. »

À Montréal, Baudrillart visite la maison mère de la Congrégation de Notre-Dame, qui l'éblouit : « encore une merveille d'installation et quelle collection d'instruments, de gravures, de tableaux ! quelle triste figure nous faisons[110] ! » Ensuite il visite le collège Villa Maria, puis l'Hôtel-Dieu, hôpital « parfaitement modernisé », doté d'intéressantes archives[111]. Au total, il est frappé par le nombre de religieuses. Déjà, en souvenir de son bref séjour à Ottawa, il notait : « Les hospitalières ecclésiastiques sont cordiales, mais fatigantes[112]. » Si bien qu'il a ce commentaire amusant de la part d'un recteur catholique : « Si toutes les filles canadiennes se font religieuses, avec quoi bientôt peupleront-elles leurs collèges[113] ? » Malgré cette perception d'une surabondance de nonnes, l'émerveillement causé par les

[108] *Ibid.*, Québec, 30 avril 1927, p. 662.
[109] *Ibid.*, Québec, 7 mai 1927, p. 668-669.
[110] *Ibid.*, Montréal, 17 mai 1927, p. 681.
[111] *Ibid.*, Montréal, 18 mai 1927, p. 684.
[112] *Ibid.*, Montréal, 14 mai 1927, p. 678.
[113] *Ibid.*, Montréal, 17 mai 1927, p. 682.

institutions catholiques du Québec se répète. Et en particulier devant l'impression de richesse qui se dégage de leurs installations et de la beauté de leurs établissements. Au Grand Séminaire de Montréal, il fait la lecture spirituelle et dîne « devant une magnifique communauté, 280 théologiens et plus de 100 philosophes. La chapelle est grande et belle ; le jardin, presque un parc. *C'est tout de même quelque chose que d'avoir de l'argent*[114] ».

Derechef, en visitant les établissements d'enseignement et spécialement l'Université de Montréal, le recteur développe des complexes. « Je visite l'Université. Vraiment c'est une belle chose. Quels laboratoires ! Quelles collections d'appareils, d'instruments, de pièces. Ils ont tout et les Universités américaines les envient. » Mgr Piette est un fameux recteur. « Grâce à Dieu, il a l'argent. » Il visite quelques jours plus tard les terrains où l'Université va loger ses nouveaux locaux, au flanc du mont Royal : « Quelle audace dont nous sommes loin ! » Il note que tous les étudiants payent des droits de scolarité de 300 $ et qu'ils obtiendront quatre millions de Québec et 100 000 $ de la Fondation Rockefeller. « Puissent-ils avoir des hommes ! Tout étudiant a tout à sa disposition. Beaucoup d'initiatives intelligentes ont été prises[115]. » Après son séjour prolongé à Montréal, conscient de la rivalité entre les deux villes, il juge Montréal supérieure encore à Québec sur le plan de la vie intellectuelle, y compris universitaire, ce qu'exprime une réflexion surprenante : « C'est beaucoup plus vivant que Québec [Laval], captif du conseil du Séminaire, *et beaucoup plus laïque*. Il paraît impossible que cette Université n'ait pas un bel avenir[116]. » Mgr Baudrillart met donc cet avantage sur le compte d'une plus grande autonomie de l'Université de Montréal vis-à-vis de l'Église !

Partant, Baudrillart est ébloui par les moyens à la disposition des institutions catholiques du Québec : couvents, monastères, hôpitaux, collèges et universités. Il y voit un summum, qu'envieraient

[114] *Ibid.*, Montréal, 19 mai 1927, p. 685. Nous soulignons.
[115] *Ibid.*, Montréal, 17 mai 1927, p. 682-683 ; 18 mai, p. 684.
[116] *Ibid.*, 17 mai, p. 683. Nous soulignons.

même les universités américaines. Quant aux institutions des religieuses, particulièrement les hôpitaux, il est impressionné non seulement par leur modernité, leur propreté et leur efficacité, mais aussi par leur sens des traditions, c'est-à-dire le respect d'un héritage qui remonte à la fondation de la Nouvelle-France ou à la filiation d'institutions françaises. Bref, des institutions qui ont la fierté de leurs origines, et le sens de l'excellence, qui exige des moyens modernes : dynamiques, elles participent à une société jeune et à l'avenir prometteur. C'est donc un heureux mélange de tradition et de progrès que Mgr Baudrillart découvre dans un Québec dont les villes, encore peu marquées par les gratte-ciel et le béton, lui semblent agréables, bien françaises et en même temps spacieuses, aérées et modernes. En un mot, c'est un rêve américain catholique et français que Baudrillart découvre au Québec. Transparaît son amour des institutions et des uniformes réguliers, état d'esprit qui tranche avec les personnalistes (qui vont marquer le catholicisme des années 1930 à Vatican II[117]) et, *a fortiori*, avec le Québec de la Révolution tranquille. Sur ce plan, Mgr Baudrillart se trouve en terrain de culture commune dans le Québec de 1927.

Certes, l'édifice du catholicisme québécois ne lui apparaît pas à l'abri de toute menace. Gaillard de Champris lui fait ainsi cette étonnante déclaration :

> Le professeur Gaillard de Champris revient du Canada pour ses vacances. Il n'y ramènera pas sa famille ; l'éducation et même l'instruction y sont très inférieures. Au point de vue religieux même, beaucoup d'habitudes et de discipline extérieures ; mais assez peu de fond ; beaucoup d'hypocrisie et de délation dans les collèges. Si la persécution religieuse se déchaîne un jour, il y aura des désastres[118].

---

[117] Voir E.-Martin Meunier, *Le pari personnaliste : modernité et catholicisme au XXe siècle*, Montréal, Fides, 2007, 369 p. ; Jean-Philippe Warren et E.-Martin Meunier, *Sortir de la « Grande noirceur » : l'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*, Sillery, Septentrion, 2002, 210 p.

[118] *Carnets : 1er janvier 1922 – 12 avril 1925*, 9 juin 1922, p. 196-197.

Propos qui semblent refléter par ailleurs les rapports difficiles de l'époque entre certains Français établis au Québec et les élites canadiennes-françaises, que quelques intellectuels comme Asselin et Groulx relèvent[119]. Le pronostic sur la faiblesse du catholicisme québécois et sa superficialité peut paraître prémonitoire. Il rejoint quantité d'autres témoignages contemporains. Ne mentionnons ici que deux autres exemples : un texte de Marius Barbeau, sur le catholicisme superficiel des Canadiens français, « christianisme des beaux dimanches » peu susceptible de durer[120]; un échange entre Maritain et Mounier, au milieu des années 1930, dans lequel Maritain prédit une grave crise religieuse au Canada français avant « dix ans », discernant une sourde révolte contre le cléricalisme, de la part d'un vaste laïcat pourtant catholique[121].

À cela nous devons ajouter une autre remarque du même ordre, que Baudrillart recueillit en France, relevant proprement de l'éducation et de la place qu'y détient le clergé. Lors du dîner où Mgr Baudrillart recevait Philippe Roy et Lionel Groulx en 1931, Roy avança que le niveau de formation des prêtres enseignant dans les collèges catholiques souffrait de graves lacunes et que, s'il n'était pas rehaussé rapidement, l'enseignement secondaire et collégial laïque allait bientôt le supplanter :

---

[119] Songeons, par exemple, à l'épisode où Olivar Asselin s'est déguisé en chef iroquois (référence à un commentaire de Maurice Barrès) pour accueillir un invité français, Victor Forbin, et décrit par Lionel Groulx, de même que la polémique, autour de *L'appel de la race*, avec le professeur du Roure de McGill (Lionel Groulx, *Mes Mémoires*, tome II, vol. 3-4 : *1920-1928*, Montréal, Fides, 1971, p. 106-107 et 109).

[120] Texte qui suscita une remarque critique de la part de la *Revue trimestrielle* et de *L'Action française*. « Cette préface malheureuse », notule signée « L.D. », reprend la critique adressée par la *Revue trimestrielle canadienne* à une préface de « M[arius] Barbeau » aux *Vieilles chansons françaises du Canada*, recueil distribué par le Pacifique-Canadien, dans laquelle il prétend que l'épicurisme et le paganisme ancestraux des Canadiens français seront plus durables qu'un christianisme de convenance (*L'Action française*, août 1923, p. 116).

[121] Emmanuel Mounier, *Entretiens VIII*, 22 novembre 1934, cité dans Stéphanie Angers-Fabre, Esprit *au Québec : les revues comme vecteurs des échanges intellectuels franco-québécois*, thèse de doctorat en sociologie, Université d'Aix-Marseille, 2000, p. 174.

> M. Roy parle de l'état d'impréparation où l'on a laissé longtemps les professeurs ecclésiastiques des Collèges canadiens. Il garde le plus mauvais souvenir du grand Collège Sainte-Anne de la Pocatière où il fut élevé. Les derniers élèves de la classe entraient généralement au séminaire ; d'où on les renvoyait bientôt surveiller ou même enseigner leurs camarades plus forts qu'eux. Si l'on ne se décide pas à envoyer plus de sujets se former en France et aussi à l'École normale de Québec, on fera au Canada une loi organisant l'enseignement laïque et les grands collèges ecclésiastiques perdront la majeure partie de leur clientèle[122].

En somme, ces remarques tendraient à indiquer que l'édifice catholique du Québec se lézardait et que les gouvernements de Duplessis l'auraient simplement replâtré quelque temps, sans en restaurer les fondations fragilisées bien avant 1945. Rien ne semblait toutefois joué en 1927, et le recteur entrevoyait posément le défi du développement du Québec au XXe siècle pour le catholicisme : « Le problème sera de concilier ce progrès avec la tradition et la conservation de la foi religieuse[123]. » En somme, le regard d'un recteur catholique est certes particulier, mais semble à certains égards perspicace et nous offre une perspective originale sur nos institutions d'avant la Révolution tranquille, à l'antithèse de tout misérabilisme et d'une certaine image d'Épinal nous habituant à voir ce Québec comme rétrograde. La tradition est ici une combinaison de transmission et d'innovation, et non une caricaturale immobilité. Nous croyons qu'il faudrait y voir un rappel nécessaire du fait que les courants conservateurs font pleinement partie de la modernité politique de l'époque contemporaine. Pour prendre des exemples classiques de modernité conservatrice, citons la France du Second Empire et la Grande-Bretagne victorienne, ou encore les États-Unis des années 1950 et l'Alberta créditiste. Ne pourrait-on en dire autant du Québec de Duplessis ou, plus largement, du siècle du Canada français[124] ?

---

[122] *Carnets : 26 décembre 1928 – 12 février 1932*, 7 février 1931, p. 747.

[123] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, 24 mai 1927, p. 691.

[124] À cet effet, voir notamment Roberto Perin, *Ignace de Montréal : artisan d'une identité nationale*, Montréal, Boréal, 2008, 303 p.

« Notre avenir politique » et de grands espoirs pour l'Amérique française

Ainsi le Québec, aux yeux du recteur catholique en 1927, incarne un rêve catholique et français, rêve qui est aussi l'espoir de voir naître, à long terme, une Amérique française indépendante qui s'imposerait dans un premier temps comme nation mûre et autonome et, à notre sens, cet espoir reflète une influence des réseaux intellectuels canadiens-français sur le plan de la diffusion des idées. Cette perspective l'enthousiasme et se confirme au cours des différentes étapes de sa mission. Dès son séjour à Québec, il note :

> Plus j'y réfléchis, plus je pense que tout ce que nous pouvons souhaiter, c'est qu'un peuple d'origine, de culture, et de traditions françaises, grandisse au nord des États-Unis et y devienne tout à fait une nation : quelque chose, toutes proportions gardées, comme les États-Unis par rapport à l'Angleterre, avec cette différence qu'il n'y aura jamais eu la guerre entre nous, mais au contraire une constante sympathie[125].

De même, son voyage à Toronto, confirmation concrète de la différence entre le Canada anglais et le Canada français, fortifie l'idée que la séparation pourrait être à la fois dans l'ordre des choses et bonne :

> Je me demande et beaucoup de Canadiens se demandent si ce ne serait pas bien que, l'heure venue, les deux Canadas se séparent, un bel empire canadien français à l'est, une vraie Nouvelle France, à l'ouest un Canada anglais, tout américanisé. Mais il faut attendre ; pour l'instant, ce serait la mainmise des États-Unis. Ceux-ci probablement se diviseront aussi, de telle sorte que le Canada anglais pourra lui-même garder son indépendance. Combien de temps faudra-t-il[126] ?

[125] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, Québec, 29 avril 1927, p. 660-661.

[126] *Ibid.*, Toronto, 10 mai 1927, p. 671.

En faisant allusion à « beaucoup de Canadiens » qui caressent cette idée d'une séparation future, mais très éloignée dans le temps, Mgr Baudrillart fait sans doute allusion aux collaborateurs et aux diffuseurs de *Notre avenir politique*. Pourquoi ? Ces idées sont bien celles exprimées dans l'enquête *Notre avenir politique* de *l'Action française*, parue dans la revue en 1922 et en volume en 1923, puis synthétisées dans la revue en 1927, et il n'y a guère d'autres voix qui les portent alors. Nous devons par conséquent nous demander si Mgr Baudrillart a pu avoir une connaissance directe de cette enquête. Notre dépouillement des *Carnets* ne nous a pas permis de l'affirmer. Nous pouvons avancer l'hypothèse plus probable que le recteur de l'Institut catholique de Paris en ait été informé. Jean Bruchési et Édouard Montpetit, à Paris, auraient pu le mettre au courant avant son départ, et certains de ses interlocuteurs au Québec en discuter avec lui, en référence à ce dossier. La combinaison des deux est probable. Après tout, l'abbé Maurault et Gaillard de Champris, avec qui il a pu échanger longuement, sont des collaborateurs de *l'Action française*. Baudrillart témoigne ainsi de la réception et du rayonnement de cette enquête, les pensées du recteur notées dans ses *Carnets* se faisant l'écho de ses conclusions[127]. L'éditorial de *L'Action catholique* qui faisait allusion au « status » politique discuté du Québec indiquerait-il que parmi les cercles réunis à l'Université Laval pour le congrès de la Société du parler français quelques intellectuels plus proches de *l'Action française* aient évoqué le sujet ? D'une manière ou d'une autre, nous constatons que les idées mises de l'avant dans *Notre avenir politique* circulaient.

À son départ, le paysage du fleuve fait forte impression sur Mgr Baudrillart et suscite de nombreuses réflexions sur l'Amérique française. Il est frappé par la beauté des habitations, des villages aux clochers élancés, le long du fleuve. « Avoir perdu tout cela et l'avoir perdu légèrement, quelle tristesse ! Et quel miracle de ténacité qu'après

[127] Au sujet de cette enquête, nous référons le lecteur à notre thèse, *Trois mouvements intellectuels québécois*, p. 295-304.

un siècle et demi ce pays perdu par nous soit aussi français que la plus française de nos provinces. » Les grandes familles, les fonctionnaires partirent, restèrent le clergé et les paysans. Un peu à la manière de Groulx, l'unité de foi catholique du peuple canadien-français lui paraît avoir été un facteur déterminant d'endurance : « et le clergé a maintenu ses ouailles en face de l'Anglais hérétique et sauvé la langue et la tradition françaises. » Cette caractéristique ne le laisse bien sûr pas indifférent : « C'est l'unanimité ou presque des Canadiens [français] dans la foi catholique qui laisse l'impression la plus profonde. Que c'est grand un peuple qui croit tout en entier ! » Il revient derechef sur ses espérances patriotiques françaises de voir naître, à très long terme, une Amérique française indépendante, aboutissement d'un long effort de survivance :

> Je me confirme dans l'idée que ce que nous pouvons souhaiter de plus honorable et de plus utile pour nous Français, c'est une Amérique française indépendante, quand le temps sera venu, au nord du continent américain. Ce sera la juste récompense de la plus noble fidélité[128].

Il est donc conquis par ce petit pays, un des rares enfants de la France, et il conclut, arrivé en Europe, non sans nostalgie déjà : « Tout ce qui finit est nuancé de mélancolie[129]. »

* * *

Au total, le détail, dans ses *Carnets*, de la mission officielle au Canada du recteur Baudrillart nous offre une série d'informations intéressantes sur le plan de l'histoire des intellectuels. En premier lieu, le voyage de Mgr Baudrillart met en relief une série de réseaux intellectuels transatlantiques très actifs : la Société du parler français et l'Institut scientifique franco-canadien au premier chef, mais aussi le Comité France-Amérique, davantage mondain, sans oublier *l'Action française,* qui a développé un réseau parisien par l'entremise

[128] *Carnets : 13 avril 1925 – 25 décembre 1928*, sur l'*Ascania*, 24 mai 1927, p. 691.
[129] *Ibid.*, en rade de Plymouth, 28 mai 1927, p. 694.

de Jean Bruchési, qu'il fréquente. Le recteur est également reçu durant son séjour par l'Institut canadien de Québec et la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste. Du côté français, Mgr Baudrillart témoigne de la réceptivité de l'Académie française, de l'Institut catholique et du Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger. L'absence de liaison avec la direction de *l'Action française* durant cette mission, alors que Baudrillart recevra Lionel Groulx en 1931, contraste avec l'influence de l'enquête *Notre avenir politique* sur la pensée du recteur, dont témoignent les *Carnets*. Nous avons vu que Baudrillart fit siennes les conclusions de cette enquête, sans hésitation. Les liens entre les évêques et les recteurs d'universités catholiques sont de première importance pour nouer ces relations transatlantiques et ouvrir des portes à Mgr Baudrillart. D'autant plus que l'Institut catholique de Paris est un lieu fréquenté par de nombreux clercs et professeurs, où plusieurs prélats canadiens-français ont parfait leur éducation.Ces réseaux sont irrigués de demandes diplomatiques de part et d'autre.

Outre la vitalité des réseaux intellectuels transatlantiques, catholiques en particulier, la diplomatie nationale catholique et la diffusion de l'idéal d'indépendance par *l'Action française*, l'autre élément qui ressort du récit de cette mission dans les *Carnets* est le caractère à la fois moderne et conservateur du Québec de l'époque, et de ses institutions catholiques, qui emballent le recteur Baudrillart. Bref, les *Carnets* de Mgr Baudrillart nous instruisent autant sur les relations intellectuelles franco-québécoises qu'ils nous aident à comprendre un Québec disparu, en particulier cette perspective sur le monde qui était bien canadienne-française, perspective que Mgr Baudrillart partage, mais qui semble aujourd'hui lointaine et révolue. Ainsi, l'Amérique française que Mgr Baudrillart rencontre, bien portante, dotée de vivantes institutions catholiques, et qu'il entrevoit indépendante pour le futur, en somme, son rêve américain, apparaîtra au lecteur d'aujourd'hui à la fois comme une fenêtre ouverte sur un Québec révolu et comme une vision d'avenir.